

vidus veulent être entendus, reconnus, traités comme personnes à part entière, associés aux décisions quels que soient leurs fonctions ou leur rang dans la hiérarchie » (Roger Sue).

On regrettera cependant que, placé sous le signe de l'utopie, cet ensemble se risque si peu à l'exploration des voies possibles d'un nouveau « partenariat entre société

civile et Etat ». Il serait temps maintenant de dépasser le stade du diagnostic un peu général sur lequel tout le monde, ou à peu près, s'accorde pour traverser l'épaisseur de la troublante réalité sociale et y tracer, dans le concret, les lignes du possible.

Jacques Le Goff

François de Singly (dir.)

L'individualisme est un humanisme ?

Editions de l'Aube, 2005. 124 pages., 10,90 euros

Cet autre petit livre complète très heureusement le précédent. En amont du questionnement politique, il s'interroge sur la nature et la portée de la culture individualiste devenue la respiration normale de notre société par achèvement du processus amorcé en 1789.

Singly refuse la posture habituelle de censeur pour souligner au contraire le riche potentiel de cette considérable mutation. Il refuse en particulier d'opposer terme à terme l'individu et le social comme s'il s'agissait de réalités aussi incompatibles que l'eau et le feu. Contrairement à l'apparence, estime-t-il, dans notre société actuelle il n'y a pas moins de social que précédemment et il ne se porte pas plus mal qu'auparavant. Il se présente, tout simplement, selon une physiologie reliftée qui fait une part inédite aux « liens plus personnels, plus électifs, plus contractuels ». En sorte que « la reconnaissance interpersonnelle est centrale » là où prévalaient antérieurement les grandes appartenances dans un cadastre sociologique net et stable. Sur cette

question de la reconnaissance, cf. outre le dernier livre de Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance* (Stock, 2003), l'ouvrage de Nancy Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale. Redistribution et reconnaissance* (La Découverte, 2003), et dans le domaine du management le collectif publié aux Editions d'organisation sous la direction de Jean-Marie Peretti, *Tous reconnus*.

C'est justement l'exigence de reconnaissance de chacun par chacun qui requiert, si l'on veut faire société, que la particularité trouve son contrepoint dans un principe universalisant fondant l'unité de la famille humaine. « Puisqu'il n'y a pas de nature, s'interrogeait Sartre, comment conserver dans une histoire qui change constamment assez de principes universels pour pouvoir interpréter, par exemple, le phénomène de Spartacus ? » La réponse réside pour Singly dans l'alliage de deux variantes de l'individualisme, absolument complémentaires : l'individualisme abstrait capable de transcender les différences et le concret faisant ressortir le génie

propre de chacun. Bref, « l'individualisme ne peut être humanisme que s'il parvient à conserver un certain équilibre entre l'individu abs-

trait et l'individu concret », entre le masque et le visage.

Jacques Le Goff

Henri Rouilleault & Thierry Rochefort **Changer le travail... oui mais ensemble**

Anact, 2005. 510 pages, 38 euros

Les ouvrages sur le travail et les profonds changements qui l'affectent sont légion, à la limite de l'overdose. D'autant que nombre d'entre eux se bornent à ressasser à l'infini les mêmes constats.

Ce n'est pas le cas de ce livre très ambitieux dont la visée est de saisir les déterminants et les ressorts des stratégies résolues et concertées d'évolution du travail. Pari tenu avec un brio qui le doit à la qualité de deux auteurs très avertis, en qualité d'analystes et d'acteurs, de tout ce qui touche aux conditions du travail entendues dans une acception large.

Une double qualité qui imprime d'ailleurs sa marque à un propos en va-et-vient entre théorie et analyse de terrain. D'où l'abondance d'informations précieuses, d'analyses fines et de mise en perspective des problèmes.

Trois parties, trois questions : en quoi et pourquoi le changement du travail ? L'intervention de changement concerté : comment ? Sur quels objets ? Dans les trois cas, on est frappé, dès l'abord, par le parti pris de globalité dans l'approche de la réalité étudiée.

Il saute aux yeux dans la première partie consacrée à la mutation du travail envisagée dans sa plus grande envergure : modifica-

tion de l'environnement économique (capitalisme actionnarial, mondialisation, économie de la variété...) et socio-culturel (société du risque, individualisation...) ; diversification des formes d'entreprise (certes encore intégrée mais de plus en plus en réseau) et des modes de travail (glissement de sa définition par le poste à celle par le projet). Derrière chacun de ces points analysés avec rigueur et bien illustrés, se profile la problématique chère au préfacier Jean Gandois, celle de la « performance globale », point de condensation d'une pensée complexe de l'entreprise comme entrelacs de logiques variées, souvent antagonistes, vouées, par la force des choses, à composer ensemble, à se supporter et se conforter mutuellement comme des frères ennemis. Ce qui suppose de dépasser l'unilatéralisme des approches traditionnelles pour une pensée de la tension entre des exigences contradictoires auxquelles l'entreprise comme espace de relative intégration offre un cadre de possible coexistence. Et les auteurs font le pari d'un possible enrichissement des critères d'appréciation de la performance sous l'horizon de la responsabilité sociale de l'entreprise. Le grand mérite de cette approche est de ne pas se payer de mots, à la différence de tant d'ouvrages ignorant la question de la place et du rôle du conflit dans le changement.